

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 47

Artikel: Le bateau à vapeur du lac de Genève : (fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182939>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la tête par une épingle d'écaille, dégage le visage ; des bijoux d'or aux oreilles et au cou ; des jupons trop riches ou pas assez ; beaucoup de robes, peu de linge. Signe distinctif : des manchettes et un col de papier imitant la toile.

Se nourrit de jambon, de pâtisseries, de bonbons, de sandwiches, absorbe énormément de fruits, d'eau de soude et de champagne ; mange les coudes sur la table, rit très haut, regarde tout le monde et est généralement suivie d'une demi-douzaine de gentlemen.

L'ITALIENNE porte une toilette élégante, robe décolletée en cœur ou en carré, mais décolletée toujours ; chapeau excentrique sur une coiffure compliquée ; bottine ou soulier de confection ; jupon avec des broderies à l'anglaise ; gants glacés, mais souvent défraîchis ; pas de voile, mais toujours un éventail.

Mange peu, boit de l'eau à la glace, se renverse sur sa chaise ; au dessert, coupe ses pêches dans son verre, y met du sucre et du vin ; porte le fruit à la bouche avec un cure-dents, si elle est du midi de l'Italie.

L'ANGLAISE. La grande dame : toilette très simple, jupe de soie noire épaisse et sans lustre ; tunique de laine ou de toile, suivant la température ; chapeau noir cachant un peu le front ; voilette collée sur le visage ; porte dans son sac de voyage un voile de gaze marron dont elle enveloppe entièrement sa tête, et qu'elle fixe sur son chignon avec une grosse épingle ; chaussures fortes ; linge bien blanc, très simple, très soigné ; gants de peau de Suède très frais ; voyage avec un courrier italien ; mange beaucoup ; se fait apporter le matin le menu de la journée, le discute.

Si elle a fait un séjour en Italie, vous la reconnaîtrez en voyant devant elle une grande quantité de tomates crues, préparées en salade, dont elle avale une bouchée entre chaque plat qu'on lui sert. Malgré cela, suit un régime hygiénique, fait une promenade à pied chaque jour et une toilette claire tous les soirs.

LA RUSSE ressemble en voyage à la Française ; on voit qu'elle a beaucoup habité Paris ; elle est élégante de toute part et se nourrit comme tout le monde ; vous la reconnaissez cependant à son valet de chambre qui porte des moustaches superbes et fume la cigarette. La femme russe voyage comme un oiseau, elle montre ses plumes bien lissées, son fin corsage et ses pattes menues sans se soucier des beautés qu'elle va voir.

L'ALLEMANDE voyage avec un vêtement lourd d'étoffe et surchargé d'ornements de couleur jaunâtre, généralement avec des fioritures ; elle a au cou un médaillon attaché par un large velours. Elle s'extasie facilement, prodigue des citations de Goethe et de Schiller, fredonne du Mozart, adore le café au lait et les rêveries poétiques.

LA FRANÇAISE se résume dans la Parisienne qui, vêtue tout en frou-frou d'une étoffe délicate à 15 sols le mètre, grimpée sur ses hauts talons, re-

gardait l'autre jour le Mont-Blanc, se détachant en rose sur le fond bleu verdâtre du ciel, et s'écriait joyeusement :

— Tiens ! on dirait une glace à la fraise panachée à la pistache. On en mangerait !...

(*Journal des Etrangers.*)

Tsacou fâ coumin pào.

Lai ia quoquié z'annaiés que lai avai à fin coutset dé la vela dé Losena, on bolondzi brav' hommo autramint, mà qu'étais intéressi qu'on diablo.

Lo tsautin l'avai prào dé débit. Bin dai vesin atsetàvont tsi li et servessai onna binda d'italiens que lai medzivont ti lé dzo dùè fornà dé pan dé ménadzo.

Son train allavé bin, l'ardzin roulavé, et quand bin falliai rolhî dé dzo et dé nè po tsaplià lo boû et impattâ, l'étais guilleret.

Mâ quand sé vegnai l'hivai, que ti lé z'ovrai étion via, noûtron mitron n'étais pe rin lo mim'hommo.

Lo pan se setsivé su lé trabliâ, lé dzin pahivon mau, lo boû était pllie tchai, falliai dào pétrole : tot cin l'ingrindzivé.

Toparai, coumin l'avai onna pouerra dé la met-sance de nè pas povai gnâ, s'étais beta à couaire po lo mondo.

Lé fenné dào quartier apportàvont lào tâtéré et lé dzin dé Chailly lào gro pan dé maitî.

Adon la mounia recoumencivé tso-pou à granâ.

Mâ n'est pas lo tot ; noûtron medzegratta n'étais pas onco contint.

Trovavé que l'ardzin felavé trào rido, que sa féna n'étais pas prào menadziré, et lai dese dincé on dzo :

« Cin ne pào pas mè allâ dé clia dégaina. N'in » toté lé z'annaié on bouèbo, lé premi vegnon gros, » la dispensa trotse, et noûtra maison va drai à » betakiu.

» Po stu l'hivai, vaiquié coumin no volien fèré :

» *Primo ion* : Nè medzi de la tsai que la Demindze ;

» *Doû* : Ne rin fèré dé fû ai tsambré d'amont ;

» *Trai* : Bairé à borné.

» N'etsàoderin noûtré lli avoué lé metse que no » couaisin po lé dzin et dé clia manière, n'espar- » gnerin su la tsai, lo boû, lo pétrole et lo vin ! »

La féna qu'avai pouerre que se n'hommo fassé décret, fit tot cin que voliai. Restavé avoué sé z'infant tot lo dzo pai la boutiqua, lai teniai lo bri, et toté lé nè l'etsàodavé lé lli avoué dai metse dé pan.

Ào sailli-frou l'ont pu gnâ lé dou bets. Mà quand lé fenné dé Chailly l'ont apprai ci commerce, sont z'ûé insurtâ lo bolondzi et diabe la mitta dé pan que lai ont rebailli à couaire.

L. C.

Le bateau à vapeur du lac de Genève.

(Fin)

— Nous avons beaucoup d'antiquités à Avenches, dit Henriette, monsieur devrait les venir voir. » Le seul écrivain

qu'elle connût, était le pasteur de sa paroisse, et elle était persuadée qu'un homme ne pensait point à devenir auteur avant cinquante ans. Aussi elle regardait en souriant Robert, dont la figure et les manières ne s'accordaient point avec l'idée qu'elle se faisait d'un savant enfoncé dans la poussière des bibliothèques. « Robert, voilà l'homme qu'il vous faut ! s'écria Alexandre, en voyant entrer un homme âgé. Monsieur le professeur, permettez-moi de vous présenter mon ami, M. Maneval, qui vient pour étudier les anciens monuments du pays. »

— Je m'en suis fort occupé autrefois, dit le vieillard, maintenant c'est un sujet que j'ai un peu perdu de vue. Hier cependant je trouvai à Rolle un mémoire qui me parut fort intéressant ; mais comme je le parcourais en cheminant sur la grande route, des fous, des écrivains ont failli me renverser ; cela a interrompu le cours de mes idées. En vérité, le gouvernement devrait s'occuper davantage de la sûreté de ses ressortissants. Monsieur, je suis charmé de faire votre connaissance ; c'est un sujet bien vaste que celui que vous entreprenez ; mais à votre âge on a de la force et du temps devant soi. Permettez-moi de m'asseoir, car je suis un peu las ; nous causerons ensemble. »

Ainsi Robert se trouve avoir acquis tout à coup dans cette société nouvelle pour lui, la position d'un homme spécial : il est l'historien de la vallée du lac ; il est vrai qu'on ne le connaissait sous aucun autre rapport. Jamais il ne s'était vu, en sa qualité de savant, entouré d'une aussi grande considération ; déjà il recueillait par anticipation le fruit de ses travaux futurs. Cependant il était dans ce moment un peu contrarié de la bonne volonté du professeur et de la longue dissertation que celui-ci avait entamée : il l'écoutait avec distraction, et portait ses regards sur Alexandre et Mlle de Lucens, qui l'examinaient en souriant, comme s'ils devinaient son impatience. Il est vrai qu'alors il était plus occupé de la partie romantique que de la partie scientifique de son ouvrage. Un savant, quelque profond qu'il soit, peut facilement se retrouver ; il est, par sa nature, sédentaire, il est plus à sa place dans son cabinet, le matin, que dans le monde ; mais un modèle à peindre, qui anime, qui électrise, une jeune fille qui doit partir le lendemain, mais cette expression si aimable et si gaie, ces yeux si purs, ce sourire, ces traits pleins de bonté et de grâce, ces mots qui disent plus de choses que de longues phrases, où les retrouvera-t-il, s'il laisse échapper le moment favorable ? Heureusement on allait se mettre au jeu ; Robert vit avec grand plaisir que Mlle de Lucens refusait des cartes. « M. Maneval, lui dit la maîtresse de la maison, est occupé de choses trop sérieuses pour s'amuser d'une partie de whist. » Il assura qu'il était trop ignorant pour oser se mettre dans le nombre des combattants, et il alla se placer à côté de Mlle Henriette, qui était assise sur le balcon, considérant les nuages qui s'accumulaient à l'horizon et les éclairs qui brillaient derrière la ligne des montagnes. Robert était trop heureux de cette soirée, il avait été trop bien accueilli, pour ne pas faire tous ses efforts pour paraître aimable ; on fut enchanté de lui, et on le pria de revenir déjeuner le lendemain ; Alexandre jura qu'il l'emmènerait de gré ou de force dans sa campagne, et le vieux professeur promit de lui prêter un manuscrit.

Deux jours après, Robert reçut de sa mère la lettre suivante :

« Mon cher ami,

» L'événement dont nous nous sommes entretenus était plus rapproché que nous ne le croyions alors ; nous recevons la communication confidentielle du mariage de ta cousine avec M. T. Il arrive quelquefois aux jeunes gens, après avoir paru dédaigner ce qui leur semblait facile à obtenir, de le regretter lorsqu'ils l'ont perdu. J'espère à présent que tu en parles franchement, il y a deux jours, et que tu n'auras pas de chagrin de ce mariage. C'est une personne accomplie, on peut le dire, et qui, je persiste à le croire, n'avait pas d'éloignement pour toi. Il faut avouer que M. T. est bien heureux ; caractère, esprit, talent, fortune, il trouve tout réuni. Enfin, c'est une chose faite ; il ne faut pas se permettre des regrets. Cependant, comme on avait parlé quelquefois dans le monde de ton mariage avec ta cousine, j'aimerais que tu fusses ici

quand il deviendra public ; je ne voudrais pas qu'on crût que tu t'es éloigné à dessein, et que tu te donnasses ainsi l'air d'un homme rebuté ; ce qui n'est pas. Reviens donc, car il me semble que tu as eu plus de temps qu'il n'en faut pour étudier les antiquités de Nyon. »

« Ma chère mère, répondit Robert, votre lettre est venue me chercher dans la maison de campagne d'un de mes amis, où j'ai passé deux jours très agréablement. Maintenant je vais partir pour Avenches, ville que je ne connais point, mais qui a joué un grand rôle dans l'ancienne Helvétie ; quoique cette partie du pays sorte du cercle de mes recherches, il est bon cependant que j'aie une idée des antiquités qui s'y trouvent. Mon séjour à Nyon a été très agréable ; j'ai vu tout ce que je désirais. Chère mère, rassurez-vous sur mes arrière-pensées, à l'occasion du mariage de Juliette ; je prends un vif intérêt à cet événement, et j'espère que son bonheur est assuré ; dès que je serai de retour, je serai très empressé d'aller la féliciter, ainsi que M. T. que, comme vous, je trouve fort heureux. Encore un mot pour dissiper vos regrets ; je crois, malgré votre prévention pour moi, que Juliette m'aimait comme son cousin, mais qu'elle aimait M. T. d'une autre manière, et qu'il est bon que nous ne l'ayons pas forcée à décider entre ces deux genres de sentiments. Ainsi tout va bien, et je reste dans l'intégrité de mes droits de parent et d'ami. »

Robert, une fois introduit dans la nouvelle société qui lui était si agréable, y était comblé de bontés ; il s'avancit sur la terre hospitalière du canton de Vaud, d'invitations en invitations. « Monsieur, puisque vous voulez connaître notre pays, lui avait dit M. de Lucens, vous ne pouvez vous dispenser de venir à Avenches ; vous y serez reçu avec grand plaisir dans une maison bien antique.... »

Ainsi, tout s'accordait pour favoriser l'heureux historien du lac. Cette jeune fille, image pour lui si pleine du charme des temps anciens, il allait la voir dans l'intimité de la vie de famille, dans son ancien manoir, embellissant ces voûtes, ces sculptures, ces fenêtres en ogives, qu'il se représentait dans la maison de M. de Lucens.

Pendant son séjour à Avenches, Robert parlait souvent à Henriette de son ouvrage ; il lui lut même ce qu'il avait écrit. C'étaient des réflexions générales sur le système féodal, d'autant plus justes qu'on aurait pu les retrouver dans l'introduction de la vie de Charles-Quint et dans d'autres ouvrages ; mais Mlle de Lucens, qui ne connaissait pas l'histoire de Charles-Quint, s'étonnait de la profondeur et de l'érudition du jeune écrivain. « Ah ! combien, disait-elle, M. le professeur doit vous manquer, et qu'il serait content de votre ouvrage ! Moi, je ne puis vous donner des conseils. Quel bonheur si nous pouvions l'engager à venir passer deux jours avec vous ! »

— Vous êtes trop bonne, répondit Robert ; mais je suis ravi qu'il ne soit pas ici. Ce que je viens de vous lire est une compilation ; je l'ai écrite sans entrain. Chez vous, au contraire, je me sens inspiré, je m'entoure des anciens habitants de cette demeure historique, un vieux baron, un soldat de retour des guerres d'Italie, un moine auquel la garde des manuscrits a été confiée, et qui plus d'une fois a effacé des manuscrits précieux pour inscrire sur le parchemin un missel, une charte...

— Et la jeune fille ? dit Henriette.

— C'était le caractère qui m'occupait le plus et qui me semblait le plus difficile ; je le comprenais, je le sentais vaguement. Mais comment inventer des nuances si délicates, un coloris si pur ? Il fallait que je trouvasse un modèle ; et maintenant que j'ai eu le bonheur de connaître celle qui répond à l'idée que je m'étais formée, je désespère de pouvoir la peindre sans l'affaiblir et la dénaturer. »

Dans ce moment, Henriette regarda Robert qui avait les yeux fixés sur elle ; elle rougit et sortit de la chambre.

Je pourrais prolonger cette histoire de tous les incidents qui suivirent ; mais pourquoi faire attendre un dénouement qu'on prévoit ? Depuis un an Robert est l'époux de Mlle de Lucens. L'ouvrage sur la vallée du lac n'a pas encore paru.